

Quelques réflexions sur l'enseignement aux petites filles.....

Autor(en): **Pilloud, Julia**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **91 (1962)**

Heft 2

PDF erstellt am: **21.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1040385>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Quelques réflexions sur l'enseignement aux petites filles.....

Enseigne-t-on les petites filles comme on enseigne les garçons du même âge ? Certains l'affirment. Beaucoup de petites filles, pendant leur scolarité et jusque vers douze ans, ne sont-elles pas des « garçons manqués » ? Et cependant, certains maîtres, bons pédagogues pourtant, se demandent pourquoi ils ont tant de peine à faire travailler correctement, en géographie et en histoire, leurs élèves intelligents tandis que certaines institutrices constatent avec un peu d'amertume que leurs fillettes se sont de nouveau « signalées » à l'examen de géographie. Ne serait-ce pas que la psychologie des petites filles présente des traits assez différents de celle de leurs camarades pour nous obliger à leur donner un enseignement particulier ?

Chacun sait que la femme est attentive aux détails, et la fillette donc ! – changez votre coiffure, et vous verrez – chacun sait que la femme, la petite fille aussi, aime ce qui lui paraît beau – le garçon collectionne des cailloux, mais la petite fille des bouts de rubans –. Filles et garçons ont de l'imagination, mais la petite fille saisit rapidement la suite d'une histoire dans laquelle agissent des personnages, elle s'intéresse à ce qu'ils font, à ce qu'ils disent, à ce qu'ils aiment, à leur valeur morale. Il faut savoir absolument si Charlemagne était un bon ou un mauvais monarque et elles imaginent des causes sentimentales aux plus graves événements historiques. Elles sont par contre incapables de saisir avec quelque précision la façon dont un pays peut être gouverné, mais là, nous nous trouvons peut-être devant un atavisme : les femmes n'ont pas été pendant des siècles écartées généreusement de la vie publique sans que la psychologie des jeunes ne s'en ressentent.

La fillette s'exprime facilement, mais cause ou conséquence de cette facilité, employer un mot pour un autre lui paraît sans grande importance. On ne réfléchit guère avant de lancer une réponse, et on essaye volontiers de réussir à peu de frais. A la maison, ne s'est-elle pas souvent tiré d'affaires avec une pirouette, un mot drôle répété avec une certaine mimique ? Le garçonnet peine honnêtement sur ses problèmes, pendant que le petit bout de femme qui lui fait vis-à-vis a déjà trouvé le « truc » qui lui donnera la réponse exacte, un « truc » intelligent dont elle sent souvent la vérité sans la voir, à moins qu'elle ne décide à pile ou face d'additionner ou de soustraire ou de multiplier ou de diviser, la mimique indignée de l'institutrice la faisant passer de l'une à l'autre des opérations avec une facilité déconcertante : « Il faut faire plus... ah ! non, moins... »

Moralement, les fillettes sont plus que les garçons embarrassées de leur personnage – et l'on se tortille et l'on hésite et l'on jouit de sentir tous les yeux braqués sur soi, tandis que Pierre ou Jean ne pensent qu'à répondre tout simplement, c'est bien assez laborieux ! Enfin, n'en déplaise aux anti-féministes, les filles mentent moins que les garçons !

Ces quelques traits – et il y en aurait d'autres – expliquent certains caractères de l'enseignement qui s'adresse aux fillettes. En histoire sainte ou en histoire nationale, la leçon qui raconte la vie d'un personnage, ses peines, son état d'âme, sa valeur morale, a toutes les chances de réussir. De là, bien entendu, on peut passer aux événements proprement dits. De même en géographie, la description des lieux, de la vie des habitants sera vite apprise, à condition qu'il y ait des gens dans les maisons, et des gens qui apparaissent comme des personnages réels. La caisse à sable est plus facile à utiliser que la carte. La fillette saura les noms des villages dont elle aura placé les maisons sur la caisse à sable et qu'elle aura, ensuite seulement, cherchés sur la carte. Les fillettes travaillent dans ce domaine plus lentement que les garçons. Elles voudront bien faire un voyage dans le canton, mais à condition que ce soit le voyage de telle personne qui a telles aventures. Les questions économiques laissent la classe indifférente, même chez les grandes, mais ces demoiselles s'agiteront si on sait leur montrer l'incidence de ces questions sur la vie des enfants. Consolation : les fillettes récitent très bien le chapitre ou le résumé d'histoire. Pourquoi ne pas l'exiger ? à condition bien entendu qu'elles comprennent ce qu'elles disent. Ce texte restera et elles le posséderont encore quand elles seront en âge de le saisir plus complètement.

En arithmétique, cette façon féminine de voir les détails joue des tours aux petites filles. Ainsi, plus souvent que les garçons, elles restent « crochées » sur une difficulté, une de ces difficultés qui échappent au soi-disant bon sens des adultes. D'où nécessité d'aller lentement et de les observer quand elles font leurs problèmes. Nécessité surtout de ne pas les rebuter. Une fillette répète volontiers, pour avoir la paix, un mot qu'elle ne comprend pas. Ce sont les filles surtout qui gagneront aux nouvelles méthodes qui font « agir » les problèmes. Le geste trompe moins que la parole. Les problèmes aussi doivent être choisis. Il est clair que la fillette aura moins envie de répondre indifféremment « moins » ou « plus », si le problème parle de choses qui la touchent – bêtes, gens et plantes – au lieu de lui faire additionner les économies réalisées en s'abstenant de boire un petit verre d'alcool.

Les filles triomphent en lecture, en composition. Mais là encore qu'on les laisse elles-mêmes, qu'on n'impose pas un style, et qu'on commence par collectionner les jolies phrases, ce qui peut se faire déjà au cours inférieur. Si on n'exigeait, aux examens, de composition vraie qu'à partir de la quatrième année, on commettrait une bonne

action. Les chapitres de lecture qui plaisent aux fillettes parlent des jeux, des enfants, de la terre, des animaux, mais à condition que ces chapitres fassent voir les êtres. On peut facilement leur faire trouver les passages les meilleurs, leur faire raconter les chapitres. Les filles jouent volontiers au jeu de l'analyse à condition de commencer assez tôt; elles récitent, miment avec succès et plaisir au cours moyen et au cours inférieur et il serait bon de les pousser dans cette voie qui les oblige à sortir d'elles-mêmes et leur permet de s'exprimer. Elles aiment le beau et si l'on sait cultiver l'amour du beau cahier, on n'a pas de peine à obtenir des devoirs soignés.

Enfin, je crois qu'il serait faux, sous prétexte que les fillettes ont moins de mal à lire, composer, réciter, de laisser ces branches un peu de côté et de les gaver de calcul. En cultivant leur spécialité, mais en exigeant un travail clair, précis, on cultive leurs qualités féminines. En ne tempêtant pas exagérément contre leurs observations saugrenues, les détails bizarres auxquels elles s'attachent, mais en partant de là pour leur faire comprendre l'essentiel, pour les mettre en face des problèmes vitaux, on leur permet d'être elles-mêmes. Une telle attitude demande-t-elle des changements de programmes; établissement de programmes exclusivement féminins? Elle demande certainement une façon d'interpréter les programmes, façon qui devrait trouver son écho aux examens.

Beaucoup de choses devraient encore être dites à ce sujet, en particulier pour l'enseignement aux jeunes filles qui sont essentiellement soumises à des programmes conçus pour les jeunes gens. Combien de personnes, par exemple, refusent de se rendre compte qu'une heure de rythmique, pour les jeunes filles, remplacerait avantageusement une heure de gymnastique? On oublie que les valeurs féminines sont celles qui manquent le plus à notre civilisation et qu'en permettant à la jeune fille d'épanouir ce qu'il y a de meilleur en elle, c'est de la générosité, de la bonté, du respect de ces choses qui ne se paient pas, mais qui sont plus utiles que l'or ou l'argent, que l'on introduit dans le monde, c'est la primauté du spirituel que l'on affirme. Mgr Dévaud dont on vient de rappeler la chère mémoire l'avait bien compris, qui consacra ses dernières forces à rédiger un livre pour les élèves des écoles ménagères, ces écoles spécialement féminines, et confia à des institutrices la rédaction finale de ce manuel de lecture où se lit son amour de l'enfant. Ce serait une manière encore de lui être fidèle que d'étudier ce problème à sa suite.

JULIA PILLOUD

Une des marques les plus sûres de la vérité de la religion, en soi et dans une âme en particulier, c'est d'observer jusqu'à quel point elle fait agir.

P. TEILHARD DE CHARDIN, *Genèse d'une pensée* (Grasset, 1961, p. 71).